

# Le Libertaire

HEBDOMADAIRE

TÉLÉPHONE: 422-14

Ne t'attends qu'à toi-même...

LA FONTAINE.

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. >
Six mois . . . . .	3 fr. >
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, ADMINISTRATEUR.

## ABONNEMENT POUR L'EXTÉRIEUR

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## LES GROS NUMÉROS

La naissance de tout bon Français à la vie publique pourrait se symboliser par deux urnes — un groupe d'une superbe allure, qui devrait tenir le ciseau de quelque statuaire — l'urne du tirage au sort et l'urne électorale. Celle-ci procédant de celle-là, comme du père le Saint-Esprit, serait portée par un socle qui figureraient un Jupon de Palais-Bourbon, laissant échapper des fentes de son cerneau une Minerve armée de pied en cap. Quelques baccantes dépoitraillées et un Silène ivre-mort constitueront, pour la première de ces pièces du mobilier officiel, un motif de décoration tout indiqué.

Nous en sommes maintenant à cette phase éminemment intéressante de notre vie nationale. Le tour de la seconde arrivera : c'est le va-et-vient régulier de nos pulsations cardiaques.

C'est l'heure solennelle où la jeune France, l'espérance de l'avenir, prédisant à la pleine virilité — celle du soldat et de l'électeur — se vautre et se plonge dans de patriotiques beuveries, d'où n'émergent que les gros numéros, qui lui tiennent lieu de tête, les gros numéros, si proches cousins des autres.

L'instant est grave en sa joyeuse ivresse; engourdi pour une décisive métamorphose, le jeune homme s'essaie à dépuiller ce qui lui reste d'humanité vibrante et de cœur pensant : ce double luxe inutile et dangereux, comme chacun sait.

A Cherbourg, ces brutes avinées qui vont menant grand vacarme, insultant et frappant les pacifiques promeneurs accompagnés de femmes, et s'en prennent même aux chiens, ce sont des conscrits, des apprenants militaires. Nul ne s'étonne :

Et la bataille éclate, le revolver parle, les couteaux brillent. Ils se font la main, s'aguerrissent. Deux morts et deux blessés. Peuh ! c'est pour rire. Les survivants verront bien d'autres charniers, plus tard ; et alors les coups portés en grand deviendront glorieux.

A Nice, une tuerie encore. C'est d'abord la préface obligée, le cliquetis des verres, l'engloutissement effréné des chopines : on fête la réconciliation générale avec un ex-marsouin, dont les fièvres récoltées aux colonies ont détraqué la cervelle et qui, depuis lors, s'imaginant toujours être au service de la France, frappe, blesse, massacre à tort et à travers, en compagnie d'un de ses pareils : une vraie terreur pour la région. Et ce nouveau traité de paix se signe fort militairement : un des guerriers novices, Rolland, reçoit le baptême du feu et du sang, et il en meurt, le pauvre !

Mais on ne saurait trop hâter cette initiation au beau métier des armes. Nos instituteurs le savent bien. Les jeunes recrues qu'ils préparent pour l'Armée sortent de leur férule, gavées à haute dose d'instruction civique et dressées comme singes à faire l'exercice. Et ces petits hommes sont alors aiguillonnés par la faim d'une nourriture plus substantielle : ils veulent, eux aussi, comme les grands, de vrais galons et de vraies batailles. Récemment, ne voyait-on pas, avenue Reille, des marmots divisés en deux camps, les Français et les Prussiens, se disputer jusqu'au sang le titre de capitaine, si bien que l'un d'eux, un môme de treize ans, eut un œil crevé d'un coup de feu. C'étaient pourtant — il n'y a pas à le nier — des héros à leur manière. Cela promet de merveilleux adeptes pour le brigandage en uniforme.

La patrie française s'est constituée petit à petit, par des actes pareils, mais bien autrement considérables de banditisme, plus ou moins sanctionnés par les prescriptions de l'histoire. L'Alsace et la Lorraine, les deux soeurs voilées de deuil, autour desquelles s'agitaient des essaims bourdonnans de Delsors, et de Déroulèdes, se francisèrent jadis (à sacrilège !), par une semblable méthode, avant de se germaniser. Longtemps la Lorraine fut simplement lorraine, et les aïeux de l'empereur d'Autriche, cet étranger, y gouvernaient en maîtres. Quant à l'Alsace, sa soudure à la France est d'hier — un peu plus de deux siècles et demi, — et une guerre horrible, la guerre de Trente-Ans, qui mit à feu et à sang une bonne partie de l'Europe, nous la livra, par traité, comme notre part du butin.

Les bons nigauds que nous sommes ! On nous persuade qu'il faut endosser le sac, d'un cœur joyeux, pour défendre l'intégrité de notre sol, pour protéger nos femmes et nos enfants. Et il se trouve que la patrie, extensible à volonté, est un produit d'ex-

portation, le plus envahisseur et le plus néfaste de tous.

Notre frontière, globe-trotter infatigable, se promène dans les cinq parties du monde et s'installe sous toutes les latitudes. La voici en Afrique, et gare aux patriotes algériens ! Nous n'admettons pas la concurrence ! Ces soldats de l'indépendance, pour n'avoir pas été traires à leur patrie, nous les jetterons au bûche : Mokrani, après trente-trois ans de captivité, vient d'en sortir par grâce spéciale ; ses compagnons d'armes y sont morts ou y mourront peut-être.

Ces cambriolages à main armée ne nous profitent même pas, sauf à quelques-uns, et à des nuées de fonctionnaires ou de galonnards. L'Indo-Chine, par exemple, se dispose à nous taper de seize millions : un emprunt, mes amis, les travailleurs en paieront les intérêts, l'ogre colonial a soif d'or et de sang.

Nous affrêtons des navires, — les contribuables ont bon dos — pour contenir dans de justes limites, le patriotisme japonais ; et le nôtre (oh ! comme il est large !) s'étend jusqu'à Séoul, et il monte consciencieusement la garde auprès des légations. C'est vous et moi, qui l'avons voulu, paraît-il : car nous sommes le peuple roi.

— à poser une question : quand passerons-nous à la caisse ?

Pour l'instant, enrôlez-nous dans la horde des 270.000 et quelques russes, qui sont, là-bas, prêts à faire un mauvais coup. Il est vrai qu'ils travaillent proprement : à Vladivostok, nos alliés, vingt heures durant, ont massacré, violé, pillé, brûlé : et c'est la paix !

Les allemands ont aussi du travail sur la planche : les porte-sabre de tous les pays se ressemblent. Le prince Prosper d'Arenberg a eu l'aristocratie fantaisie d'assassiner, avec des raffinements de torture, un indigène du Sud-Ouest africain : et voilà qu'on le rejuge, par l'envie qu'ont ses pairs de ne pas le trouver coupable. Les nègres en ont assez d'être écrasés par la botte des soldats, pressurés par les fonctionnaires-parasites : et, du nord au midi, Boudewards, Herreros, se sont soulevés. Nous triomphons de ce bon tour qu'ils jouent à ces coquins d'allemands. Mais non, regardons-nous dans la glace : vaincus-mieux ?

Si l'Angleterre fabrique, très mystérieusement, des canons d'un nouveau modèle, nous expérimentons à Cherbourg, un sous-marin, qui portera dans ses flancs meurtriers cinq torpilles. Si, en chargeant des bombes, un officier et deux artilleurs autrichiens ont été tués, tandis que quatre de leurs camarades étaient affreusement blessés par les éclats, les mères françaises épouvantées réclament vainement leurs fils dispersés avec la Vienne, ces victimes de la paix armée dont a diné peut-être une bande vorace de requins. A Brest et ailleurs, la fièvre typhoïde fauche nos pioupous avec une préférence fâcheuse. A Chaumont, le major en chef de cet office meurtrier : le soldat Villebienois, non reconnu malade et forcément pris pour un révolutionnaire, a été arrêté et condamné à un mois de prison.

Ajoutons que, depuis l'édition de 1901, la Congrégation de l'Index n'a cessé de proscrire. En 1903, elle a condamné, notamment, les livres de M. Jules Payot : *De la Croissance et Conseils aux instituteurs*, et le livre de Ferdinand Busson : *La Religion, la Moral et la Science*.

Le « préfet » de la Sacré Congrégation est un jésuite allemand, le cardinal André Steinhuber. Enfin, l'homme qui donne ou refuse l'imprimatur est un dominicain, le père Lemdi.

le gouvernement ne ménage pas les millions pour avoir des croiseurs, des torpilles, des canons des fusils.

De quoi le peuple se plaindrait-il ?

Léon Millet fait remarquer avec juste raison dans l'*« Aurore »* que des salaires presque aussi bas existent en Europe, mais cela, ajoute-t-il, ne prouve pas que ceux qui les gagnent puissent s'offrir un château sur leurs économies.

Certains ouvriers italiens sont obligés de vivre avec 50 centimes par jour — c'est même à cause de cela qu'ils vont chercher en France, voire en Amérique, un gain moins dérisoire. Et notre frère Georges Bourdon, dans l'étude qu'il publie en ce moment au *« Figaro »* sur la crise de la dentelle, a cité pour les ouvrières belges des chiffres aussi navrants. Il a vu une jeune fille, Victorine Boret, qui gagnait 29 centimes par jour en travaillant de douze à quatorze heures ; une femme de trente ans, qui doit travailler treize heures pour gagner douze sous, et il estime que les sept dixièmes des ouvrières dentellières gagnent de 60 à 90 centimes par jour. Les intermittaires — parmi lesquels il faut faire une place spéciale aux couvents — absorbent tout. Notre frère cite une robe offerte, il y a quelques années à la Reine des Belges, et pour laquelle les salaires payés aux ouvrières ne dépassent pas 1.600 fr. ; le comité chargé de la faire exécuter toucha 21.000 francs de la maison qui lui avait apporté la commande, et le comité des dames auxquelles revenait l'initiative du cadeau royal, déboursa pour celui-ci 100.000 francs.

**Le trigonocéphale**  
A propos de la condamnation de l'abbé Loisy par la Sacré Congrégation de l'Index. La dernière édition de l'Index fut publiée en 1901. Du côté romain on l'annonça comme un grand effort pour concilier l'Eglise et la science. En fait, elle diffère peu des précédentes. On y retrouve la même softissime, la même ignorance et aussi le même acharnement.

A l'Index, les penseurs Bayle, Cabanis, Charbon, Auguste Comte, Condorcet, DesCartes, Diderot, Fontenelle, Fourier, Renan, J.-J. Rousseau, Vacherot, Voltaire.

A l'Index, les écrivains pédagogiques, Paul Bert, Jules Steeg, Compagny, etc.

A l'Index les romanciers Balzac, Chamfleur, Flaubert, Hugo, Lamartine, George Sand, Stendhal.

A l'Index, Dumas père et Dumas fils et cette pauvre Mme Henri de Gréville.

A l'Index, les apologistes de la religion, de Bossuet à M. Jean de Bonnefon, de Fénelon à M. Henri des Houxs.

Ajoutons que, depuis l'édition de 1901, la Congrégation de l'Index n'a cessé de proscrire. En 1903, elle a condamné, notamment, les livres de M. Jules Payot : *De la Croissance et Conseils aux instituteurs*, et le livre de Ferdinand Busson : *La Religion, la Moral et la Science*.

Le « préfet » de la Sacré Congrégation est un jésuite allemand, le cardinal André Steinhuber. Enfin, l'homme qui donne ou refuse l'imprimatur est un dominicain, le père Lemdi.

**Un aveu**

Ces jours derniers, comparaissaient devant la 8<sup>e</sup> chambre correctionnelle, un ancien toréador : José Oliviero.

Il était poursuivi pour infraction à un arrêt d'expulsion et fut de ce chef condamné à un mois de prison.

Après la lecture de la sentence, le président Gallois crut devoir donner à Oliviero ce conseil paternel :

— Maintenant, allez lutter contre le tauureau ! Cela vaudra mieux que de lutter contre les agents de la police française...

El, de plus en plus paternel et bon enfant l'amiable président, qui, dans cette circonspection, parle évidemment par expérience, ajouta sur un ton confidentiel :

— C'est, d'ailleurs, quelquefois aussi dangereux...

« Quelquefois » est un euphémisme, les grévistes en savent quelque chose.

**Salaires de famine**

Veut-on avoir une idée de ce que les travailleurs gagnent dans le civilisé Japon ? Voici un petit tableau suggestif des salaires moyens des ouvriers, pour une journée de travail :

**Hommes** : Mécaniciens, 2 80 ; brodeurs, décorateurs, sculpteurs, surveillants, ouvriers de premier ordre, 1 20 ; les bons ouvriers de métier, 0 90 ; la grande moyenne des ouvriers ordinaires d'usines, filatures, tissages, etc., 0 70 ; les hommes de peine et ouvriers ordinaires, 0 60.

**Femmes** : Brodeuses, peintres, etc., 0 52 ; surveillantes, femmes de premier ordre, 0 42 ; les bonnes ouvrières, 0 35 ; la grande moyenne des ouvrières ordinaires d'usines, filatures, tissages, etc., 0 28 ; les petites filles et les apprentis, pendant de nombreux mois, 0 14.

Ces chiffres sont calculés d'après les prix en usage dans les centres les plus importants, et notamment à Osaka, la grande ville manufacturière du Japon.

Mais le Mikado, — pour entretenir l'armée, — jouit d'une liste civile respectable :

La magistrature est un corps d'élite, tous les messieurs qui la constituent sont des esprits d'une rare élévation, des cerveaux supérieurs, des penseurs pénétrants, des philosophes pleins d'humanité, de justesse et de finesse ; leurs arrêts, contre-arrêts et re-contre-arrêts ne peuvent être dus à l'injustice, au parti-pris, à l'inconscience ou à la peur. C'est en connaissance de cause, avec la probité morale la plus scrupuleuse, le constant souci de prendre des considérants suggérés par l'exacte analyse des mobiles, des motifs, des influences, des sensations agitant, impulsant ou déterminant l'individu ; c'est avec un critère infaillible que les magistrats, s'élevant superbement au-dessus de l'humanité, échappant sans doute à ses tares, ses imperfections, sa fragilité, son extrême élasticité morale ou intellectuelle ; c'est avec une gravité toute pontificale ou sacrée que les juges ruinent, enrichissent, plongent dans l'affliction ou rendent à la joie, sauvent ou tuent, cou-

Rue du Chêne-Midi, sur le mur, près de la guérite où la sentinelle bat le semestre et souffle dans ses doigts, le dernier jugement du Conseil de guerre.

Un réserviste de la classe 95, nommé Champenois, pour destruction d'un livret militaire est condamné à cinq ANS DE TRAVAUX PUBLICS.

Voilà pour la justice militaire.

Quant à Champenois, il est condamné par défaut, et pour cause, il a des raisons sans doute pour ne pas se trouver là, car la feuille en question porte une longue liste de délits à son actif.

On y lit alternativement : filouterie d'aliénés et vagabondage.

Où erre en ce moment ce malheureux que les deux justices, la civile et la militaire, s'entendent pour écraser ?

## La Magistrature

Nous prions instamment les camarades dont l'abonnement est expiré, de renouveler directement afin d'éviter les frais qu'entraîne le recouvrement par la Poste.

Silve.

vrent d'infamie ou réhabilitent les êtres que l'ignorance de tous ou la complicité universelle leur a permis de stigmatiser, de condamner ou d'accuser au nom d'une entité, par boutade, par habitude, par caprice, par automatisme ou au nom d'une philosophie empreinte du passé, inspirée par une morale vénérée.

La magistrature est un résultat de la divinité ; et comme la divinité symbolise les écarts, les émotions, les ébranlements intimes de l'homme, la magistrature doit être honorée comme elle. Tous ses jugements reproduisent fidèlement les bizarries de l'humain. Donc les actes de l'institution concernant la justice sont logiques et s'imposent à tous comme autant de dogmes. Réver son abolition équivaudrait au renversement de la société, pensée criminelle au premier chef et que nulle personne ne songera à émettre.

Pour moi, la magistrature, quoi qu'elle fasse, quoi qu'elle dise, est un organisme nécessaire au progrès, à l'ordre social, à l'harmonie. Quand je pénétre dans les monuments où elle fonctionne, le respect m'envahit, un froid particulier se glisse jusqu'en mon tréfond, mon visage exprime une admiration pétrifiée. Ces faces austères, ces lèvres minces, ces hommes à double costume, le vêtement laïque et la robe noire, la toque et le rabat ; ces codes épais et ruisselants de redoutables mystères, dans l'étude desquels codes tant de procéduriers ont pâli ; ces auditeurs figés par la stupéfaction, ces salles où règnent la surprise et le silence, tout cela et d'autres choses encore me forcent à d'utiles méditations. Mon ravissement augmente lorsque, d'un geste noble et l'œil sévère, le président, le substitut ou l'avocat général s'écrit : « Messieurs, au nom de la loi, du droit du plus fort, en vertu de principes indiscutés et indiscutables, après en avoir délibéré et selon notre conscience, nous, magistrats de première ou dernière instance, condamnons le sieur un tel aux délices de la prison, aux extases du bagne, livrons le nommé X... aux enchantements de la cellule, parce que nous connaissons la nature humaine dans toute sa complexité, ses manifestations, qu'il nous appartient de résoudre en une demi-heure les problèmes les plus ardus de la morale, de la physiologie, de la psychologie ou de la biologie. L'homme est pervertis, accessible à toutes les dénaturations ; jouissant du libre-arbitre, tant pis pour lui s'il a succombé. En conséquence, nous le contraignons, dans son intérêt et pour la société parfaite dont nous avons la garde, à se ressaisir à s'amender, à se purifier au contact de ces délicats modificateurs, de ces exquis analystes que sont les gardiens. Loin de la liberté dont ils n'ont pas su goûter le charme, et grâce aux fortifiantes leçons qui se dégagent des asiles de paix réservés aux malfaiteurs, ils comprendront mieux les avantages de la civilisation après les avoir méconnus. »

La magistrature n'est pas un Barbier-Bleue gorgé de chair humaine, un autre couvert d'ossements, un lieu de crucifixion, une vallée de larmes, un enfer où les damnés de la vie grincent des dents, montrent le poing à la fatalité, à la barbarie, se consument de désespoir, pleurent de rage et meurent abandonnés de tous.

La magistrature est une série d'anges chantant les louanges de l'impérissable autorité, à l'abri par les feuilles précieuses matérialisant la sagesse, l'impossibilité, de toutes les fautes, de tous les délits, de toutes les infractions, de toutes les déchéances.

La magistrature est une collection d'immaculés nourris de l'ambroisie légale, saturés de l'élixir pénal, dans les saintes cha-

pelles des facultés de droit et non sur les genoux hospitaliers de vestales aussi belles que les anciennes.

La magistrature n'est pas quelques hommes, jeunes ou vieux, à favoris artistiques, au langage archaïque, à la mentalité démodée, à l'habit excitant la verve des satiristes, à l'esprit dévoyé par le pèle-mêle juridique, produit de toutes les aberrations justiniennes.

La magistrature n'est pas une kyrielle de pompeux, d'orgueilleux, de philosophes inconséquents, de rapetasseurs dangereux, de dieux méchants.

La magistrature est l'incarnation suprême de la vertu, de la bonté et de l'intelligence.

Antoine Antignac.

## JUSTICE

*Nos juges honorent grandement un certain Jésus qui — dit-on — prononça ces paroles pour en faire une loi : « Tu ne jugeras point. »*

*Nos juges placent le portrait de ce Jésus, en pied et en croix dans toutes les salles où ils jugent eux-mêmes. C'est sur ce même Jésus qu'ils s'engagent, en jurant — à juger. Cela prouve leur grandeur d'âme de magnifier un ennemi mort depuis si longtemps, par la faute de leurs frères du temps.*

*Je me demande parfois quel portrait, au temps où l'on jugea Jésus, dominait la salle de Justice. Si le fameux inculpé avait vu sa propre image, peut-être l'aurait-il trouvé mauvaise.*

*Au temps présent, il serait sûr de ne point être crucifié. On l'aurait simplement et justement et au nom de lui-même et des hommes, confié aux bons soins de M. Deibler.*

*D'aucuns voudraient que la Justice fut rendue par des hommes justes. S'il était possible d'un homme juste exister, il croirait, le pauvre homme, n'avoir pas le droit de juger et serait fort embarrassé pour condamner ou pour absoudre.*

*Un accusé dit à ses juges : « Mettez-vous à ma place ! »*

*Il est sûr que si les juges se mettaient à la place de l'accusé et celui-ci à la place des juges, il se croirait le droit de juger et condamnerait les autres de l'avoir amené là.*

*Un code, ça n'est pas bien grand en somme, mais ça contient tout. C'est comme un jeu de cartes avec lequel on tire la bonne aventure. Selon la figure du client on arrange son jeu et on prévoit l'avenir.*

*Les magistrats sont des gens rigides. C'est si vrai, qu'on en trouve souvent mêlés à des affaires de mœurs étranges où la rigueur est justement une condition formelle.*

*Une jaquette, un pantalon, un chapeau. C'est un homme... Sur tout cela une robe, deux bouts d'hermine, c'est un juge.*

*Pour examiner sa propre conscience combien de juges revêtent-ils leurs robes ?*

*Des imbéciles prétendent que si par une sage opération on répartissait adroitement les sommes que coûtent les législateurs, les magistrats, avocats, gendarmes, geôliers, policiers, etc... il n'y aurait plus de délinquants, de criminels.*

*Mais, si les suppôts de la Justice ne touchaient plus leurs emoluments, n'est-il pas logique qu'ils seraient obligés de faire autre chose, et avec l'encombrement des professions, de commettre, pour vivre, des actes qualifiés délit ou crimes par la loi.*

L'homme.

## L'ERREUR FÉMINISTE

Par une série de conférences sur *Pot Bouille*, *l'Assommoir* et *Nana*, je me suis proposé d'étudier, d'après les livres de Zola, le sort de la femme dans la société contemporaine. Il apparaît immédiatement que les revendications dites « féministes » ne sont pas proportionnées à la cause. Avec une sorte de courte vue bien compréhensible et qu'il convient d'attribuer à son inexpérience, la féministe néglige obstinément le principal objet de son asservissement pour s'en prendre exclusivement à l'homme et lui reprocher son egoïsme. Des la première phrase je me suis empressé de souligner cette inconscience afin de mieux marquer les incompatibilités de nos méthodes respectives et j'ai soutenu, sans le vouloir, des protestations assez vives qui me permettent d'éclairer la question.

Jusqu'alors je pensais trouver dans le féminisme un mouvement mal venu, artificiel, sans ampleur, sans but, sans entrain, créé par quelques dames assez inoccupées pour s'apercevoir que la misère de leurs sœurs moins幸运es pouvait merveilleusement se prêter à cette exploitation politique dont nous subissons, nous autres hommes, les appréciables conséquences. Mais j'ai rencontré bien autre chose dans les discussions soulevées autour de ma première conférence féministe.

Ce qui domine c'est le sentiment exclusif, la tendance conservatrice et réactionnaire, le dépôt brouillon et tracassier, l'assurance naïve d'une indiscutable supériorité. Le féministe s'emballe à faux avec un entêtement digne d'une meilleure cause. Ce n'est pas le mariage qu'elle combat, c'est le mari. Ce ne sont pas les institutions qu'elle critique, c'est l'homme pareillement soutenu et tout autant exploité. Et c'est ainsi jusqu'au bout du programme. Le féminisme, n'lutte pas contre la société autoritaire pour l'affranchissement de la femme. Dans cette société, que nous jugeons mauvaise à tous les points de vue et que nous voulons abattre, le féminisme demande à faire sa trouée, revendique sa part de bénéfices.

Ce n'est pas le réveil libérateur de l'esprit féminin méconnu, s'ouvrant tout à coup à la compréhension des choses, mais bien un mouvement partiel, hostile à une certaine catégorie d'individus, sans entente ni cohésion, comparable à l'antisémitisme par exemple, qui ménage précisément le capitalisme mais brandit ses foudres contre certains capitalistes. Question de boutiques dont l'homme éclaire se désinteresse avec raison.

Le grief principal du féminisme consiste à reprocher au Code, édifié par les hommes, de favoriser le sexe fort et de maintenir le faible en tutelle. Nous ne sommes pas les derniers à combattre le Code et ne demandons pas mieux que d'y faire de larges trouées. Bien qu'il ait été conçu par des hommes, beaucoup de ces derniers, la plus grande partie assurément, n'ont pas à se féliciter de son contenu ni de ses conséquences. Mais le féminisme ne veut pas le détruire, il veut y collaborer, c'est-à-dire restreindre encore le champ limité de nos libertés individuelles.

Et les dames naïves de ce féminisme tardive, nous reprochent avec humeur de vouloir leur barrer la route. Comment des hommes éclairés, des libertaires, des anarchistes peuvent-ils se joindre aux forces du passé pour tenir la femme sous le joug qui la courbe depuis des siècles et des siècles ? Pardon, nous nous défendons tout honnêtement, non pas dans nos intérêts masculins, mais dans notre conscience d'être humain. Si la femme se trouve exploitée dans le mariage par un homme brutal, ivrogne, grossier ou faînement, le moyen est simple de ne pas courir cette chance, il suffit de ne pas se marier. Le mariage a ses conséquences ; si la femme accepte l'institution qui, par elle-même, constitue déjà l'injure la plus miserable qu'il se puisse imaginer, elle doit tout naturellement s'attendre à en subir les inévitables résultats.

Mais ce n'est pas là une raison suffisante pour compliquer encore l'inextricable chaîne des lois. Pour les individus conscients les moyens ne manquent pas de se soustraire d'une façon quelconque aux exigences de la société. La femme ne veut plus se trouver dans l'obligation de se soumettre à son mari et d'être battue par lui. Bien de plus légitime. Quelle ne contracte donc pas avec l'homme l'alliance légale qui, précisément, la place dans cette obligation.

Le révolutionnaire ne refuse pas de marcher

avec la femme sous la même idée d'émancipation et de liberté mais, raisonnablement, quelle sympathie pouvons-nous avoir pour des compagnons de lutte qui s'arrêtent en route, hypnotisés par la boîte électorale dont — par la vertu miraculeuse d'une agglomération de bouts de papier que l'on y déposera — ils espèrent voir sortir l'affranchissement de la femme ? C'est là de la métaphysique, dont nous avons depuis longtemps répudié toutes spéculations.

Le féminisme constitue une levée de boucliers. C'est du romantisme vieillot, du sentimentalisme d'autrefois, de la pacotille pour ame sensible. Mme Nelly-Roussel, que je m'étonne d'entendre pincer la même guirafe, n'a-t-elle pas trouvé dernièrement qu'il manquait à l'homme l'éducation du cœur ? Des mots ! Des phrases !

Henri Duchmann.

## L'ACTION ANTIMILITARISTE

On ne saurait montrer mieux que le font nos maîtres du jour combien l'action des propagandistes révolutionnaires est dissolue pour le monstre militariste.

Les poursuites contre le *Manuel du Soldat*; celles contre Yvetot, pour un discours à Darnetal; l'accusation des camarades de la Bourse du travail de Paris incriminés pour avoir écrit des articles antimilitaristes dans la *Voice du Peuple* et celui des militaires troyens pour avoir distribué ledit journal, en sont les preuves récentes.

Ces camarades avaient poussuivis, on s'en souvient, à la requête du ministre républicain de la guerre, le général André.

Ce n'est pas seulement le brave général André — celui qui est rouge malgré son panache blanc — qui fait poursuivre ceux qui se permettent d'être des antimilitaristes et le disent, tout en cherchant à amener à leur façon de voir la masse populaire qui croit à l'utilité des armées et se parent à l'étalement des galons, plumes et ferblantries dont se parent encore les anthropophyques modernes. Un général des plus nationalistes, Harschmidt, se paie aussi le luxe de dénoncer aux foudres de Thémis quelques compagnons anarchistes de Reims.

Leur crime ? Ils ont publié sous ce titre : *Feuille aux soldats*, un placard qui est un extrait du *Manuel du Soldat* que la cour d'assises de la Seine vient d'accuser.

Un des camarades, Charnosiu, fut arrêté alors qu'il distribuait le manifeste. C'est donc contre lui que la plainte a été portée par la culotte de peau plus loin nommée. Dans un bel exemple de solidarité, dix-sept militants remois se sont présentés au juge d'instruction Rosenfeld, déclarant être co-auteurs de la publication du manifeste, de sa distribution et réclamant leur part de poursuites.

Voici un procès nouveau à l'horizon. Puissent les autorités judiciaires et militaires lui donner toute l'amplitude désirable. Plus de contempteurs de l'armée seront déferés aux tribunaux, plus intense sera la propagande antimilitariste.

Il est vrai que par compensation, les nationalistes, ces braves, ont repris l'Alsace — l'Alsace seulement, pas la Lorraine... pourquoi ? — Et par deux fois encore. Vendredi ce fut à Paris, place de la Concorde ; cette semaine à Nantes, sous la conduite du général de sacrifistie Cornuiller-Lucinière.

Le porte-sabre est rentré tranquillement chez lui après avoir mené les *inocuiles* des cercles catholiques à la conquête non de nos deux patries soeurs, qui... que..., mais des comptoirs de bistrots. C'est tant mieux pour lui.

En aurait-il été de même vis-à-vis d'un troubadour qui se serait permis de participer à une manifestation ouvrière ? Non !

C'est comme ça l'armée. Voilà pourquoi l'action antimilitariste à sa raison d'être et

## ESSAI SUR L'Individualisme Essentiel

par André VEIDAUX

La discipline anarchiste, entendue telle qu'il a été dit plus haut, ne tardera pas à se différencier et à débourser encore un peu la tare sociétiste qu'elle tient de ses origines. L'individualisme économique reflète les progrès de la dissolution disciplinaire et sociétiste pour s'épanouir dans l'indépendance coopérative asymptotique de chacun, au sein de la facilité parabolique des moyens de subsistances. N'oublions point, n'est-ce pas ? que — sa grandeur ne l'empêchant point d'être attaché au rival — même le dernier individu, le suprême individu, paiera son tribut à la loi physiologique et hygiénique du travail, qu'il consacrera, par conséquent, tant les écourtent-ils, quelques moments à la satisfaction de ses besoins matériels, et, ce faisant, qu'il exaltera le caprice de ses forces au contact de l'outillage merveilleusement puissant que le génie utilitaire et la science majeure auront enfanté.

L'individualisme intellectuel apparaît dès lors comme l'auxiliaire de la sécurité subsistante, et l'individualisme moral comme le couronnement de leur édification parallèle. L'estomac revendiqua d'abord le service brutal de ses appétits ; les autres sens, le cerveau, ne coururent qu'ensuite l'angoisse des problèmes urgents ou éternels de l'intelligence et de la conscience, la volonté de la découverte de l'univers, de la coordination des êtres et des choses, des causes et des effets, le mystère de la vie, la poésie des symboles, l'art des expressions de l'orgueil, la fusée des idées générales, l'éclat des philosophies, la gloire des concepts moraux, l'éloquence des grands gestes historiques et la victoire de l'homme sur la nature et sur lui-même !

L'éducation individualiste qui sera instituée par les parents à mentalité libertaire permettra aux enfants la réduction progressive des déchets intellectuels et moraux dus à l'ignorance scientifique d'abord, puis

à la tradition, à la fallacieuse littérature philosophique, aux prestige malsains dont le commerce de la société s'ingénie tant à offenser les êtres pensants. La vérité éploie ses ailes d'aigle au-dessus des siècles de la civilisation ; dans son essor prodigieux elle l'a le loisir à peine que de se poser un instant sur les cimes d'où son souffle puisant balaye alors les miasmes stagnants de la plaine...

Les vieilles doctrines d'autorité, de domination, de résignation, se voient substituer les doctrines enthousiastes de vie générale et d'épanouissement intégral. Les absurdes cosmogonies et les philosophies ineptes qui firent fortune aux temps de léthargie, de misère et de superstition sont écrasées sous l'ampleur de l'analyse moderne et l'élaboration des synthèses propitiatoires à l'avvenir dont nous sommes les prophètes pas si insensés ni ridicules que ça.

L'ascension peut sembler vertigineuse ; non, l'humanité n'a gravi que les premiers degrés de la tour idéale où brûlent toujours plus pénétrants à mesure que l'on s'éloigne les parfums de beauté, de justice, d'harmonie, de félicité ! La pensée s'individualise, les mœurs s'individualisent, parce qu'il ne saurait en être autrement... Chaque siècle naissant gemit de l'héritage à lui légué par le siècle finissant et néanmoins chaque siècle finissant célèbre l'apothéose de la plus proche liberté, de la plus saine vérité, du plus certain bien-être, de la plus large existence...

Oh ! nous sommes pareils à des enfants qui porteraient le deuil définitif du soleil à chaque crépuscule du soir et qui se réveilleraient indénommablement étonnés de l'assiduité de l'astre à éclairer les rêves du jour précédent...

### XII

#### INDIFFERENCE POLITIQUE

Et puisque nous avons classé les individualismes d'après leur raison et leur raison éducative, ironisons hiérarchiser les états sociétistes d'après la latitude qu'ils accordent à la libération du sociate ? Eh bien, les dénominations habituelles de barbarie, féodalité, monarchie absolue, monarchie parlementaire, oligarchie républicaine, démocratie, etc., signifient seulement que les mots disent également le contraire des

chooses et que le même régime peut s'inscrire sous plusieurs équivalents. Car il y a des états d'esprit et des phénomènes transitoires qui signifient davantage que ces rubriques vaines, tels le cléricalisme, le cesarisme, le nationalisme, le capitalisme, etc., et qui s'insinuent au sein des régimes politiques et sociaux jusqu'à les déformer, les mystifier, les absorber...

La confusion souvent insaisissable pour la myopie greginaire n'en demeure pas moins saisissante. La sottise publique jure qu'il vaut mieux avoir affaire à un seul maître parce que, au moins, celui-ci est plus tangiblement responsable, — ou bien que le régime parlementaire est préférable parce que chaque électeur est représenté au pouvoir par ses élus, — ou bien que... Mais non, un monarque absolu n'est pas plus maître de son peuple esclave qu'un président de république n'est le domestique de son peuple souverain ; l'autocrate a des suppôts, beaucoup de suppôts, et ces fonctionnaires n'obéissent ni plus ni moins à la raison d'Etat, prétexte personnel essentiel, que les fonctionnaires d'une démocratie n'obéissent à la raison d'Etat, prétexte collectif essentiel.



core, que donne avec insistance Mme Kauffmann, à ses pareilles, qui veulent être libres.

Etre sérieuses, enfin, déclare-t-elle, cela importe aussi : ne point mèter la bagatelle et les choses d'intérêt général ; ne pas chercher dans les réunions un prétexte à galantes aventures.

Mme Réville explique avec assez de netteté quels sont les éléments que n'a point su grouper le féminisme : 1<sup>e</sup> les femmes riches, parce que comme telles, elles sont économiquement égales ou supérieures à leurs maris ; 2<sup>e</sup> les pauvres, parce que, aux prises avec les nécessités immédiates, cette question leur paraît oiseuse ; ou que, étant en puissance de mari, elles ne sont pas assez indépendantes pour s'en occuper ; 3. les étudiantes, qui rêvent d'une situation libérale, ne s'élèvent pas au-dessus de leur intérêt personnel ; 4<sup>e</sup> les socialistes, qui se laissent embrigader par les politiciens.

Tout bien compté, Mme Réville estime que la propagande féministe ne ralle à Paris qu'environ plus de 500 adhérentes. Pour en grossir le nombre, elle voudrait qu'on précisât le programme des revendications, les limitant à ce qui est incontestablement féministe, c'est-à-dire, la lutte contre la tyrannie masculine. C'est l'action des mœurs, à son avis, qui sera décisive.

Quant aux divergences d'opinions philosophiques et religieuses, elle conseille, avec un éclectisme peut-être trop optimiste, d'en faire complètement abstraction. L'étiquette de chrétien que porte tel milieu féministe ne l'effraie point, et, pour donner l'exemple de la largeur d'esprit, elle y pénètre hardiment.

Mais, remarque une des assistantes, comment s'entendre avec les cléricales, qui n'admettent même pas le divorce ? L'objection, en effet, a un certain poids.

Mme Roque, secrétaire du syndicat des couturières, se promet monts et merveilles de ses démarches auprès des sénateurs et de l'accession des femmes à la prudhomie.

Le citoyen Brunswick, membre du parti ouvrier, se plaint amèrement qu'au dernier Congrès de la Libre-Pensée, les champions du féminisme n'aient pas défendu leur camp comme ils le devaient, se laissant constester et finalement escamoter l'idéal droit de vote, le bulletin-papace.

Mme Régine, membre du Conseil supérieur de travail, pense qu'il y a d'autres réformes à obtenir avant celles-là, pur opportunisme : la femme électeur et députée c'est pour plus tard ; c'est le couronnement de l'éifice.

Du reste, sous couleur de donner à ces dames des leçons d'éloquence, le citoyen Brunswick va pouvoir tout à son aise, dans ses causeries hebdomadaires, endoctriner et châffer ses futures électrices.

Décidément, mesdames, vous n'êtes pas difficiles. Ce sont nos restes que vous convoitez pour en faire votre régal. Le vote nous n'en voulons plus, nous le rejetons avec des haut-le-coeur et des nausées inexplicables ; et c'est ça que vous prétendez ramasser, ça, la source vive des guerres et des répressions sanglantes, de toutes les injustices et de toutes les iniquités sociales !

Vous vous insurgiez contre le despotisme du maître, et vous avez pleinement raison. Mais concevez donc qu'une loi ne peut être que despote et tyannique ; celles que vous feriez le seraient aussi, Mesdames, comme les autres.

Vous cherchez à conquérir l'égalité, pour avoir du même coup la liberté ; vous avez encore raison. Mais ces deux biens précieux, vous ne les aurez, nous ne les aurons, nous hommes, car nous sommes aussi des victimes, que par une refonte sociale complète.

Perfectionner l'enseignement, c'est bien ; mais comment faire qu'il ne soit pas un monopole aux mains de l'Etat, du clergé ou des possédants ? Améliorer sa situation, rien de mieux ; mais le moyen, de ne pas consacrer par là, des hiérarchies et des privilégiés. Ni Dieu, ni maître, mesdames. Là est le salut.

## Le Théâtre

Vendredi dernier, le Théâtre pour tous inaugurait, salle de Lancry, par le Hulan, drame en cinq actes, de Charles Froment, la série des représentations populaires qu'il doit donner successivement dans les faubourgs, en banlieue et en province.

Une causerie de M. Hay Ryer, vibrante et précise à la fois, a été comme le prólogue de la soirée.

Nous sommes en Alsace. On apprête les fiancailles d'une Alsacienne, Marie, et d'un jeune Allemand, Hermann, qui est presque François, élève qu'il a été en terre d'Alsace depuis sa plus tendre enfance.

Et voici qu'impénitement, comme un coup de foudre, la guerre éclate entre la France et l'Allemagne.

Malgré les larmes de sa fiancée, les imprécations et les menaces du père Pascal, son père adoptif et l'oncle de Marie, Hermann se rappelle qu'il est né de l'autre côté du Rhin, et il s'engage comme hulan. Alors Marie prend fait et cause pour lui, — lui, toute sa vie ! — et elle accepte sa part des malédictions du père Pascal, un vieux grognard du premier Empire.

Huit mois se sont passés ; et les hasars de la guerre, pour un instant, remettent la jeune fille en présence de son fiancé, devenu major de hulans. Mais ce n'est plus le même homme : il la repousse, glaciale : « Trop de cadavres sont entre nous », dit-il.

En l'absence du père Pascal, dont elle est venue en vain solliciter le pardon, des hulans forcent la porte du logis. Ils frappent à grands coups de sabre l'infortunée Marie et la servante, Raynette. Le père Pascal, à son retour, jure de les venger et, décrasant un vieux fusil, il sort l'œil plein de menaces.

Or, les cadavres de deux hulans ont été déconvertis, le dos troué de balles. Hermann est justement chargé de rechercher le coupable. « C'est moi », déclare le père Pascal,

et, pour se justifier, il montre les deux jeunes filles qui gisent, ensanglantées. « Vous ne m'avez rien dit, je ne sais rien, » repart Hermann, et il s'enfuit.

Mais, sur l'ordre du colonel, cinq habitants tirés au sort vont payer pour le meurtrier inconnu. Le père Pascal arrive et se dénonce. « Ne l'écoutez pas, il est fou, » dit Hermann. Son insistance à défendre ce Français, paraît bientôt suspecte à l'officier allemand. Il veut raisonner ; la discipline exclut-elle tout élan de l'âme ? Périsse la livrée, si rien de bon et de noble ne peut vivre sous elle ! Cela n'arrange point ses affaires : comme traître, il est condamné, séance tenante, à être passé par les armes. « Ah ! je te retrouve enfin, mon Hermann, » s'écrie sa fiancée, qui accourt, ayant échappé à la mort, et se jette dans ses bras.

Mais les supplications de la jeune fille n'ont aucune prise sur le cœur du colonel ; et la radieuse espérance, un instant sauveur par le jeune couple, ne peut valoir que pour les temps à venir : car déjà on emmène Hermann, et, derrière la coulisse, le peloton d'exécution fait crépiter sa sinistre fusillade.

Le Hulan, on l'entrevoit par ce rapide exposé, est mieux qu'une pièce à thèse. L'idée s'y développe en une situation vraiment poignante. Ces rêves d'amour et de bonheur que brisent la guerre impitoyable et les préjugés patriotiques, quoi de plus humain et de plus angoissant !... Si même Marie n'avait pas eu l'initiation des saines lectures, il serait naturel que, jeune fille, elle fit bon marché de cette patrie qui lui enlève son bien aimé. Mettre le devoir, ou ce qu'on croit tel, au-dessus du sentiment, c'est plus masculin, et voilà ce que fait Hermann en préférant un sabre à sa fiancée : Son dne en est, du reste, toute déchirée d'abord : car elle est complexe ; et, quand la guerre a passé dessus, la refroidissant jusqu'à l'insensibilité, la reconnaissance du moins y vit encore. Et il n'y faillira point, et il la poussera jusqu'à la révolte finale, jusqu'à l'héroïque sacrifice de sa vie.

Je ne nie pas qu'on ne soit quelque peu surpris et choqué par la brusque pététification produite en ce bon jeune homme par une campagne de quelques mois, et ses raisonsnements sont peut-être insuffisants à nous l'expliquer. Marie serait sans doute aussi plus touchante, si elle arguait moins. Jusqu'à cette brute de Pascal, qui se mêle, une fois, en présence d'Hermann mué en major, d'émettre une réflexion quasi-philosophique : cela, est tout à fait hors de son caractère. Mais les applaudissements frénétiques qui ont interrompu la pièce, saluée, à la chute du rideau par l'Internationale et par des cris encore plus énergiques et plus hardis, voilà le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'œuvre.

Silve.

### THEATRE DE L'OEUVRE

#### Maison de poupée d'Ibsen

Lugné-Poë, infatigable propagateur du théâtre ibsenien, nous donna ces jours passés, *Maison de Poupée*. Cette pièce, une des plus connues du dramaturge norvégien, et aussi peut-être la plus complexe, pose le problème antinomique qui découle de l'union imposée par les lois du mariage entre deux êtres dont, l'incompatibilité d'existence commune éclate par suite de multiples incidents insignifiants en eux-mêmes, mais qui finissent à la longue, par servir de prétexte à la séparation finale. C'est la négation des conventions sociales faisant de deux individus un tout, alors que leurs aspirations réciproques les conduisent vers des buts différents.

Ce sujet, traité depuis longtemps par les écrivains de toutes opinions, est prétexte à situations scéniques, souvent empoignantes, et conserve, malgré le temps, un bel élan de jeunesse et de sincérité.

P.B.

### Pour le Tirage au Sort

#### CAMARADES

L'utilité de la propagande aux soldats de demain est, pour les travailleurs, trop évidente pour qu'on laisse passer une occasion d'en faire.

De même qu'il y a deux mois, *L'Appel de la Classe* était un excellent prétexte à propagande aux jeunes soldats, de même, es ton aussi bon prétexte le *Tirage au sort*.

A cette occasion, la *Vox du Peuple* publie un numéro exceptionnel illustré qui est paru le 20 janvier et sera expédié franco aux organisations qui en feront la demande, au prix de SEPT FRANCS LE CENT.

Nous n'avons pas à redire, ici, combien il est d'intérêt primordial pour les travailleurs, de mettre en garde les jeunes gens contre les peurs de l'asservissement militaire. Sous prétexte de protéger ta frontière, les armées permanentes n'ont, en réalité, qu'une fonction : protéger le capital.

La preuve en est visible dès qu'un conflit éclate entre le Travail et le Capital : immédiatement la troupe est expédiée au secours des employeurs, soit pour les protéger de ses baïonnettes, soit pour travailler aux lieux et place des grèves.

Cette intervention constante de l'Armée dans les démêlés des travailleurs, avec les patrons nous dicte notre conduite : rien n'est plus logique, de notre part, que de mettre en garde les conscrits contre les criminelles besognes auxquelles les dirigeant les destinent.

Il est nécessaire que nos jeunes camarades soient prévenus afin que, le cas échéant, ils ne se soulent pas du sang de leurs frères, — comme nous en avons eu de tristes exemples à Fourmies, à Châlon, et à la Martinique.

Déjà, en préconisant le *Sou du Soldat*, les Congrès corporatifs ont contribué à cette œuvre de défense ouvrière et c'est dans le même ordre d'idées qu'est concu le numéro exceptionnel de la *Vox du Peuple* sur Le *Tirage au sort*.

Il faut espérer que ce numéro spécial sera accueilli avec faveur et que les Bourses du Travail, les Unions, les Syndicats, les Groupes, désireux de le propager, souiseront un certain nombre d'exemplaires pour être distribués dans leur milieu.

Prière d'adresser les demandes au plus tot à la *Vox du Peuple*, 3, rue du Château-d'Eau, Paris Xe.

## AGITATION

La semaine dernière ont été condamnés deux militants de la Bourse du Travail, Nolin et Maillet. Ils avaient été arrêtés au cours des manifestations relatives à la campagne contre les bureaux de placement.

Les ignorants de Passy ont été cambriolés. On leur a soustrait cinquante mille francs. Un rien.

Dire que ces gens-là sont toujours à pleurer misère. Batteurs !

Quatre mouchards russes ont été démasqués, la semaine dernière, au cours d'une réunion des étudiants à l'Alcazar d'Italie.

Ces individus prenaient des notes sur ce qu'ils entendaient et voyaient.

Les assistants les ont laissé partir sans plus. Que ne les ont-ils sortis à coups de pieds dans les fesses !

**ARMENTIERES.** — Vingt-huit manifestants qui prirent part à l'agitation d'octobre dernier et furent arrêtés au cours des troubles passèrent en cour d'assises en février prochain.

La société bourgeoise se venge sur ces gens qui ont l'audace de trouver que tout ne va pas pour le mieux dans le monde capitaliste.

Ces ouvriers qui s'étaient mis en grève seront condamnés. Ça leur apprendra.

**AVIGNON.** — Les faonniers de la manufacture de vêtements de Gagnières s'étaient mis en grève.

Ils refusaient de se laisser diminuer leurs salaires. Les coupeurs et les ouvrières s'étaient solidarisées avec les grévistes.

Au bout de quelques jours, grâce à la solidarité qui unissait tous les grévistes, ces derniers ont obtenu toute satisfaction.

**CETTE.** — Les ouvriers agricoles de la région se remuent toujours. Ceux de Servian et des environs viennent de se mettre en grève. Il y a eu des bagarres.

C'est le réveil des paysans qui continue.

**HENNEBONT.** — Les patrons aux noms de service plus quels moyens employer pour mater leurs ouvriers. Grâce à quelques défections, les journaux disent que le mouvement est avorté. Ça sera à recommencer. Voilà tout.

**ELBEUF.** — Misère patronale et richesse ouvrière. — Nos exploiteurs sont dans le marasme, les affaires ne vont plus ! Aussi voyons-nous ces pauvres gens se refier des affaires (des poches pleines) en employant tous les procédés dont ils sont coutumiers.

C'est ainsi que la semaine dernière, un marchand de déchets de laine des environs de la place Lemercier, renvoyait sans plus de formes les quelques malheureuses femmes qu'il faisait travailler dans sa cour, au gré du temps, pour un salaire de famine. Payer la semaine de congé à ses ouvrières, cela ne se connaît pour un malheureux patron.

Tes ouvrières renvoyées sans délai de congé n'ont rien réclamé, c'est donc qu'elles sont contentes de leur sort, et si elles font ainsi cadeau à leur patron de leur semaine de congé, c'est qu'elles sont généreuses !

**BOUROUY-NOUMEA.** — Une bête à museler.

— La bête en question appartient à la famille des porcins et est connue sous le nom de Léon Hubert.

Cet ancien porcin de Quièvrechain voulait bien rattraper ce grade à la fosse n° 2 des mines de Drocourt, où il n'est que simple porcin. Tous les moyens sont bons à cette brute dangereuse. Il traite les ouvriers durement et prend plaisir à diminuer sur les peix la tâche à amender et à cuver d'une façon défavorable pour le mineur. Quand les ouvriers se plaignent, il répond qu'il en aura tant qu'il voudra à 3 fr. 50.

Il paraît que les ouvriers sont forts surexcités contre ce garde-chourisme et que ce dernier n'ose plus sortir, de peur de recevoir un poing fermé sur sa hideuse figure.

Que les camarades de Nouméa n'oublient pas de se syndiquer afin de pouvoir lutter ouvertement contre les valets et les maîtres.

**PONTOISE.** — Le nommé Dieu oublie les siens. Partout et à tout moment, les égues dégringolent ou sont dévalisées. Deux boîtes à oreumus ont été cambriolées à Boismont et Menucourt près Pontoise.

Le père des mousches n'était pas présent. On dit pourtant qu'il est partout.

**ALLEMAGNE.**

Il est bon de mettre tous les yeux des lecteurs du *Libertaire* sur les lignes qui suivent extraits d'un quotidien :

Au Reichstag, le député socialiste Haase interpelle au sujet de la conduite d'agents de police russe sur le territoire allemand.

Le citoyen Haase expose qu'un grand nombre d'agents de police russe sejournent en Allemagne pour exercer une surveillance scandaleuse non seulement sur les sujets russes, mais aussi sur les sujets allemands.

L'orateur rapporte les abus de pouvoir commis par les mouchards russes à l'égard de russes qui habitent à Berlin, abus déjà relatés par le journal *le Vorwärts*.

A Stettin, un agent de police russe a essayé en仿re d'obtenir une signature, d'obtenir connaissance de lettres arrivées à la poste pour le député socialiste Herbert.

M. de Reichthofen, secrétaire d'Etat à l'offre des affaires étrangères, a ensuité la parole.

Le secrétaire d'Etat essaie de défendre le gouvernement dans un discours aussi confus que cynique. Afin de se faciliter la tâche, il commence par transformer les socialistes russes en anarchistes étrangers et affirme ensuite qu'il est de l'intérêt de l'empire allemand que les menées des anarchistes étrangers soient réprimées. A en croire M. de Reichthofen la presse socialiste allemande se ferait l'interprète des anarchistes russes. (Vives protestations sur les bancs socialistes.)

Il déclare ensuite qu'il est de l'intérêt public de livrer les anarchistes aux autorités tsaristes.

Un tel cynisme provoque de nouvelles protestations sur les bancs socialistes. Tous comme un seul homme, les représentants du prolétariat se lèvent et manifestent leur mépris à cet homme qui possède toutes les qualités requises pour être ministre du tsar.

Le citoyen Bébel, qui parle après M. de Reichthofen exprime, avec son éloquence habituelle, son indignation de la réponse du ministre.

Il est naturellement rappel